

Bibliothèque numérique

medic@

**Willaume, Ambroise M. L.. Eloge
historique de J.-F. Coste,... le 9
novembre 1820... à l'hôpital
d'instruction de Metz**

S. l., s. n., 1820.

Cote : 90945 t. 7 n° 16



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x07x16>

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. J.-F. COSTE,

PRONONCÉ

A LA SÉANCE DE LA DISTRIBUTION DES PRIX,

le 9 novembre 1820,

A l'hôpital militaire d'Instruction de Metz;

PAR M. WILLAUME, CHIRURGIEN EN CHEF.

Il y a bientôt un an que la médecine militaire a fait une perte sensible par la mort de M. JEAN-FRANÇOIS COSTE, membre du conseil de santé des armées et médecin en chef de l'Hôtel royal des invalides, commandeur de l'ordre royal de la légion d'honneur, chevalier de celui de Saint-Michel.

La nouvelle de sa mort nous arriva l'an dernier, au moment même où nous allions ouvrir la cérémonie pareille à celle de ce jour. Mon honorable collègue, M. Corcy, médecin en chef de cet établissement, improvisa alors des regrets profondément sentis et partagés par nous, sur la perte que nous venions de faire.



Voulant honorer la mémoire de M. Coste, le conseil de santé a, par une décision du 17 novembre dernier, arrêté que l'éloge du membre distingué qu'il regrette serait prononcé à la cérémonie de la distribution des prix de cette année.

Appelé à l'honneur de porter la parole devant vous dans cette circonstance, je me présente, Messieurs, pour remplir cette pieuse et honorable mission; mais placé sur un terrain qui m'est étranger, dénué de renseignemens suffisans, j'ai lieu de craindre que mon langage ne soit digne ni de vous ni de mon sujet, qui offre d'ailleurs des difficultés de plus d'un genre. Je sollicite donc, Messieurs, toute votre indulgence; et vous, manes du premier médecin des armées, ombre révéree, souffrez que je vous rende ici le tribut d'éloges qui vous est dû.

M. Coste naquit à Ville, petite commune du Bugey, le 4 juin 1741, d'un père médecin, qui ne négligea rien pour l'éducation de ce fils chéri. Celui-ci fit ses premières études à Bellay, puis à Lyon, au petit séminaire de cette ville. Il les fit avec le plus grand succès, s'il faut en juger par le fruit qu'il en retira. Non-seulement il parlait sa langue maternelle avec une élégance recherchée; mais encore les langues anciennes, et notamment la langue latine, lui étaient familières. Il possédait à fond les auteurs tant sacrés que profanes, et plaçait avec un égal bonheur, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, des traits empruntés aux uns et aux autres.

Nous verrons comment il dut à ses premiers succès de collègue ceux de toute sa vie.

Ses études classiques étant terminées, il fallut choisir un état: M. Coste se décida pour celui que son père exerçait honorablement dans sa petite ville. Déjà initié par

lui dans les mystères de la science, il partit pour Paris, ce foyer de lumières en tout genre, qui éclaire les uns, éblouit les autres, et consume quelques-uns.

Alors brillait dans la capitale, parmi une foule de professeurs célèbres, tels que les Astruc, les Rouelle, les Jussieu; cet Antoine Petit, si renommé pour son savoir et pour la finesse de son esprit, et à la mémoire duquel M. Coste se plaisait encore naguère à payer un tribut d'hommage et de reconnaissance. C'est à leurs leçons qu'il puisa ce goût pour les saines doctrines médicales, qu'il conserva toujours, qu'il propagea, et qui lui fit constamment repousser les théories systématiques.

Il eut pour condisciples Lepreux, Andri, Raulin, Revillon, pour lesquels il conserva toujours la plus tendre amitié.

Aimables liaisons de la jeunesse, quels charmes vous répandez sur toute la vie! Qu'il est doux pour des hommes bien nés, qu'unit la conformité d'âge, de goûts, de peines, de plaisirs, d'y cheminer de compagnie, et d'arriver à-peu-près ensemble au terme marqué par la nature!

Celles-là seules, peut-être, sont vraies, durables et désintéressées. Plus avancé en âge, après avoir acquis l'expérience aux dépens du sentiment, l'homme voit trop ses semblables tels qu'ils sont. Le cœur, usé par l'habitude de sentir, aigri par l'injustice, dégoûté de fictions et d'impostures, refroidi par l'intérêt; ou, ce qui est le comble du malheur, glacé par l'égoïsme, se resserre, et ne s'ouvre plus que difficilement aux douces émotions de l'amitié.

M. Coste, ayant terminé ses études médicales, se rendit à Valence pour y prendre le titre de docteur. Cette

université était plus près de son pays, les réceptions y étaient moins dispendieuses que dans celle de Paris. Ces considérations étaient de quelque valeur pour le jeune récipiendaire, qui n'était pas riche; particularité qui, loin de diminuer son mérite, ne fait qu'y ajouter, puisque c'est une difficulté de plus qu'il eut à vaincre.

Muni du titre de docteur, et sur-tout de connaissances solides, il revint dans son pays avec l'intention de consacrer ses talens au service de ses concitoyens.

L'occasion s'en offrit bientôt. Une épidémie alarmante s'étant répandue dans la contrée, il vola au secours de ceux qui en furent atteints, leur prodigua ses soins avec toute l'ardeur, tout le zèle, le désintéressement d'un jeune médecin nourri de la lecture des livres du législateur de la médecine; soins qui furent efficaces, et dans l'administration desquels il fit, pour la première fois, l'application des préceptes que lui avaient donnés les hommes célèbres qu'il venait d'entendre.

Que ces premiers succès sont doux au cœur d'un jeune praticien! S'il a tremblé d'errer dans la direction des malades qui, les premiers, ont osé se confier à son inexpérience; si, d'autant plus timide et réservé qu'il est plus instruit, il a conçu de vives inquiétudes sur l'issue du combat qui s'est livré, sous ses yeux, entre la nature et la maladie, quelle victoire, quelles jouissances pour lui lorsqu'il a aidé la première à sortir triomphante de cette lutte périlleuse; lorsque, dans la joie de son cœur, il peut se dire: par moi, par mes soins, ce vieillard vénérable est rendu à sa famille en larmes, cette épouse chérie à son époux désolé, cette mère tendre reverra ses enfans.

Art divin! noble profession! pleine, il est vrai, de

périls et de désagrémens de tous genres pour celui qui l'exerce , comme le remarquait déjà le vieillard de Cos , mais aussi féconde en jouissances pures et indicibles pour celui qui , après avoir échappé aux uns , sait , par l'élevation et la force de son caractère , se placer au-dessus des autres.

L'épidémie qu'avait heureusement combattue le jeune médecin de Ville , s'était étendue jusqu'à Ferney , que créait alors l'homme illustre qui , plus tard , y devint l'objet d'une sorte de culte ; quelques-uns de ses colons en avaient été atteints , et Voltaire sut qui les lui avait conservés.

Cette circonstance ne sera point perdue pour notre jeune praticien.

Dans le plan d'études , comme dans le système de conduite que se crée un jeune médecin , il est bon , il est de son intérêt qu'il sache mêler l'agréable à l'utile , l'enjoué au sérieux , le commerce du monde au travail du cabinet ; mais cette alliance doit se faire dans de justes proportions , tellement que le caractère ne se ressente point de l'excès de l'un ou de l'autre.

Si l'on ne devient point aimable dans la retraite , dans la poussière des bibliothèques , une vie dissipée nuit à la rectitude du jugement et à la solidité de l'esprit.

M. Coste sut tempérer le sérieux de ses études habituelles par la culture des lettres ; il y consacrait les loisirs que lui laissaient les devoirs de son état et sa clientèle commençante. Celle-ci était déjà assez étendue pour assurer son existence , et lui permettre de la partager avec une compagne qui , jusqu'à ses derniers momens , a fait le bonheur de sa vie.

Son esprit fin , délié , le portait naturellement vers la

critique : il eut occasion de l'exercer sur un ouvrage du temps, qui faisait quelque sensation dans le monde savant. Lisant comme on devrait toujours lire, quand toutefois les ouvrages en valent la peine, je veux dire la plume ou le crayon à la main, il couvrit de notes nombreuses les marges de son exemplaire. Quelques-unes de ces notes étaient piquantes; toutes offraient plus ou moins d'intérêt: on en parla dans le monde et à Ferney; l'homme célèbre qui l'habitait alors désira les voir, et après les avoir lues, voulut en connaître l'auteur.

Celui-ci, déjà cité avec éloges sous d'autres rapports, je veux dire pour le zèle qu'il avait déployé pendant l'épidémie dont j'ai parlé, et deux Mémoires qu'il avait publiés à cette occasion, plut par les agrémens, par la vivacité de son esprit : il fut admis chez Voltaire, dont il sut se concilier l'estime et la bienveillance.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux, a dit, dans un de ses chefs-d'œuvre, ce prince de notre littérature; c'en fut un pour M. Coste que l'accueil qu'il reçut à Ferney. En effet, dès-lors commença pour lui un nouvel ordre de choses, une série nouvelle de prospérités.

A cette époque, il s'agit d'établir à Versoy un hôpital militaire, que quelques mouvemens de troupes rendaient nécessaire. M. Coste y sollicita la place de médecin, et l'obtint à la recommandation de son illustre protecteur près du duc de Choiseul : on a inséré dans la Correspondance de Voltaire la lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre. Peut-être l'amour-propre du solliciteur y est-il un peu sacrifié à l'effet d'une antithèse.

C'est sans doute un avantage inappréciable pour un jeune médecin de se trouver, au sortir de ses études, placé sur un théâtre où il puisse observer et comparer la

marche de la nature, dans les maladies, avec les théories qui lui ont été enseignées dans les écoles. S'il est vraiment doué d'un esprit juste et observateur; si l'enthousiasme et le goût des systèmes n'ont point corrompu chez lui ce don précieux, que de mécomptes il trouve souvent alors! que d'incertitudes pénibles! que d'hésitations! Heureux si ses premiers pas sont guidés par un praticien expérimenté, qui, au lit du malade, lui apprend à distinguer le vrai du faux, les apparences de la réalité, à lire enfin dans le grand livre de la nature.

C'est en ce point sur-tout que l'enseignement médical actuel l'emporte de beaucoup sur celui de l'époque dont nous parlons. Fondé sur la physique de l'homme considéré tant en état de santé qu'en état de maladie, et sur l'observation clinique, il procède du simple au composé, du connu à l'inconnu, écartant soigneusement tout ce qui n'est que spéculation, n'admettant comme démontré que le résultat de l'observation, et n'admettant qu'avec la plus grande réserve les conjectures.

Vit-on jamais, à aucune époque, un nombre d'élèves distingués pareil à celui qu'a fourni depuis vingt ans l'école de Paris? Plusieurs, placés aujourd'hui parmi les premiers maîtres, brillent au premier rang; d'autres, à peine sortis des bancs, annoncent un talent d'observation, une maturité de jugement qu'il est fort rare de rencontrer chez de vieux docteurs.

M. Coste passa ainsi dans le silence et dans la retraite de son petit hôpital plusieurs années, qu'il consacra à acquérir l'expérience, et à mûrir le talent qu'il devait bientôt porter sur un plus grand théâtre.

En 1772, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Nanci: son zèle s'accrut avec l'importance de sa place

et pendant les trois années environ qu'il l'occupa. Indépendamment des devoirs qu'elle lui imposait, il se livra à une multitude de travaux tant littéraires que relatifs à sa profession.

Cette ville, que nous admirons aujourd'hui pour la largeur et la régularité de ses rues, l'étendue de ses places publiques, la beauté de ses promenades et de ses édifices, offrait, à cette époque, quelques quartiers qui étaient loin de présenter les mêmes avantages. L'académie de Nanci avait proposé au concours d'indiquer les moyens d'améliorer leur salubrité, M. Coste s'empara de ce sujet, qui lui convenait si bien, et son mémoire fut couronné l'année suivante.

Entré dans le monde peu après cette explosion de l'esprit philosophique qui a marqué la deuxième moitié du dix-huitième siècle, tous ses écrits en ont plus ou moins la couleur.

Jamais médecin ne justifia mieux que lui, et par sa conduite et par ses écrits, cette pensée de Tertullien, que la philosophie est sœur de la médecine : l'une et l'autre furent pendant toute sa vie l'objet de ses études et de ses méditations.

Je n'entends point parler ici de cette philosophie spéculative et raisonneuse qu'Hippocrate avait jugé convenable de séparer de la médecine ; encore moins de cette philosophie aussi imprudente qu'orgueilleuse, qui prétend rompre le chaînon qui unit le ciel et la terre, mais de celle qu'on peut définir l'amour et la pratique de la sagesse. Il consigna ses idées sur cette association dans un écrit, auquel il donna pour titre : Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine, et dans lequel il s'éleva à la hauteur de son sujet.

Nous avons déjà vu qu'il cultivait les lettres avec un

goût particulier ; il sut aussi les défendre contre d'injustes détracteurs , et mit dans cette défense toute la chaleur de son âme et tout le feu de la jeunesse.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des orateurs et des écrivains chagrins ou de mauvaise foi confondent toutes les idées du bien et du mal , du juste et de l'injuste , et travestissent les noms des choses les plus sacrées.

Dans le temple des muses , en présence même de ceux à qui était confiée la garde de leur sanctuaire , un de ces déclamateurs avait poussé l'inconvenance jusqu'à accuser la philosophie d'avoir , par son influence , avili la littérature.

Nourri de ce que celle-ci a de plus parfait tant chez les anciens que chez les modernes , M. Coste , indigné d'entendre soutenir un tel paradoxe , prend la plume ; et traçant d'une main ferme une esquisse rapide de l'état de la littérature , il prouve par les faits qu'en tout temps l'esprit philosophique n'a influé sur les lettres que d'une manière avantageuse.

Mais comme il sait que le sens des mots dont la signification est arbitraire varie selon les passions , l'esprit de parti , ou l'intérêt de ceux qui les emploient , et que de cette variation peut résulter un renversement total des premières notions des choses ; fidèle au précepte de son illustre Mécène , qui voulait qu'avant toute discussion on convint de part et d'autre de la valeur et du sens des mots , il définit la philosophie :

« *La raison cultivée , amenée au point de perfection*
» dont la faiblesse humaine est susceptible , et appliquée
» aux moyens de rendre les hommes heureux par la pra-
» tique de toutes les vertus , la connaissance des biens et
» la jouissance des plaisirs que le créateur a mis à leur

» disposition ; enfin une force de raison qui fait penser ,
 » dire et faire de grandes choses. »

C'est elle, dit-il, qui inspira les Confucius, les Lycurgue et les Solon. Embrassé de ce feu divin, Socrate scella de son sang les vérités éternelles dont on lui fit un crime ; Décius se dévoua pour le salut de sa patrie ; c'est cet esprit qui anima les Titus, les Trajan, les Marc-Aurèle, les Henri IV ; c'est lui qui dicte aux monarques, à leurs ministres, aux législateurs, ces codes qui font le bonheur des peuples.

O France ! chère patrie ! puisse cette philosophie éclairer toujours les conseils de tes princes ! Puissent-ils, sans cesse animés de cet esprit de sagesse, réchauffer l'égoïsme, cette plaie honteuse de notre siècle ; calmer les passions, consolider l'édifice social, confondre enfin les intérêts particuliers dans le bonheur public !

Et toi, royal enfant, objet de tant de vœux et d'espérances, tendre rejeton d'un trône auguste battu par la tempête, puisse-tu croître sous sa bienfaisante influence, et produire un jour de nombreux rameaux, à l'ombre desquels nos neveux trouvent le repos et le bonheur !

On sent que dans le tableau qu'il traça de la littérature au dix-huitième siècle, l'auteur dut placer sur le premier plan, resplendissant de toute sa gloire, le grand homme auquel il était attaché par la reconnaissance : il lui paye un juste tribut d'éloges, et le montre tour-à-tour rival de Newton, de Sophocle, d'Archimède et de Platon ; il dit comment aux dons brillans du génie Voltaire unit un don plus précieux encore, un cœur noble et généreux.

M. Coste moissonna aussi dans le champ de la physique et de l'histoire naturelle : il ne dédaigna point le rôle de traducteur, et fit passer dans notre langue deux ouvrages

consacrés, l'un en totalité, l'autre en partie, à ces deux sciences.

Le premier est la *Physiologie des corps organisés*, du botaniste Necker; le deuxième, d'une toute autre importance, est la collection complète des œuvres du savant médecin anglais Richard Mead : il enrichit sa traduction d'un discours préliminaire fort savant, et de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la médecine théorique et pratique.

Au sujet de cette traduction, M. Coste eut avec le docteur Paulet, médecin et naturaliste savant, qui, dans un âge fort avancé, vient de terminer son bel ouvrage sur les champignons, des altercations assez vives, suscitées par une critique peu ménagée, que ce dernier avait faite, d'une traduction de la Vie et du Traité de la petite vérole de l'arabe Rhazès, par le docteur Mead : jeunes alors l'un et l'autre, ils firent à cette occasion de grands frais d'érudition; M. Coste déploya la sienne dans quatre lettres pleines de chaleur et de critique, qu'il publia en 1776.

De tout temps les bons esprits se sont élevés contre le penchant du vulgaire à n'estimer dans les choses, comme dans les hommes, que ce qui vient de loin et à grands frais.

Pline, malgré la crédulité dont on l'accuse, reprochait déjà à ses contemporains cet engouement pour les remèdes étrangers obtenus au poids de l'or, et leur dédain pour les remèdes simples et domestiques.

« La nature, leur dit-il, s'est pluë à les semer sous vos pas, à vous les offrir sans frais; mais bientôt la cupidité d'un côté, la prévention de l'autre, élevèrent ces officines somptueuses dans lesquelles chacun croit pouvoir racheter sa vie; et voilà que des compositions, que des mélanges

inextricables promettent des merveilles : l'Arabie et l'Inde sont mises à contribution , et l'on va chercher sur les bords de la mer Rouge un topique pour une égratignure, tandis que le plus efficace se trouve dans l'humble plante dont l'individu le plus pauvre fait chaque jour son dîner ; mais cette plante croît dans votre potager, dès-lors elle ne saurait avoir aucune vertu. »

L'illustre naturaliste romain ne semble-t-il pas avoir parlé de nos temps modernes ?

Depuis lui jusqu'à nous, plusieurs médecins philosophes ont essayé, mais assez vainement, de réformer le goût de leurs contemporains sur ce point, et d'affranchir leur pays d'un tribut le plus souvent fort inutilement payé à l'étranger. Parmi ces médecins, j'en citerai un de cette province même, Symphorien Champier, archiâtre des ducs de Lorraine au commencement du seizième siècle, qui, dans un livre écrit dans le goût du temps, a cherché à démontrer que les Français possèdent en France des remèdes contre toutes leurs maladies, et n'ont pas besoin de recourir à des médicamens étrangers ; la nature, et Dieu, son auteur, ayant pourvu, dit-il, à ce que chaque pays trouve en lui-même ce qui lui est nécessaire.

Les sociétés savantes qui se sont aussi occupées de cette réforme, n'ont guère été plus heureuses : en 1773, l'Académie des sciences, lettres et arts de Lyon, avait proposé pour sujet d'un prix fondé par un généreux citoyen de cette ville, Adamoli, de trouver des plantes indigènes qui pussent remplacer l'ipécacuanha, le quinquina, le séné.

M. Coste, qui, pendant son séjour à Nancy, s'était lié avec la plupart des savans que cette ville renfermait alors en grand nombre, attirés par un prince ami des sciences, des arts et des hommes, le bienfaisant Stanislas ; M. Coste

travailla sur ce sujet avec l'un d'eux, Willemet, alors doyen des apothicaires et démonstrateur de chimie et de pharmacie au collège royal de Nanci. Leur mémoire fut couronné, et, sur l'invitation de la société qui avait proposé la question, ils le publièrent en 1778, sous le titre d'*Essais de matière médicale indigène*, avec un supplément, dans lequel ils rendaient compte de leurs recherches sur d'autres médicamens tirés des végétaux de nos contrées.

Tout en louant le zèle et les vues patriotiques des deux auteurs, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils n'ont pas mis, dans l'appréciation des vertus des végétaux qui ont fourni matière à leurs expériences, tout le choix, toute la critique qu'on avait droit d'exiger d'hommes aussi éclairés, et que trop souvent, sur la foi d'autrui, ils leur ont attribué des vertus imaginaires.

M. Coste avait quitté Nanci, où l'attachaient cependant ses liaisons particulières et l'estime générale dont il jouissait; mais son âme honnête s'était indignée des malversations qui régnaient dans l'administration de l'hôpital, ses malades en étaient victimes: dès-lors plus de trêve avec leurs auteurs, qu'il poursuivit à outrance. Mais ceux-ci étant plus puissans pour faire le mal qu'il ne l'était pour opérer le bien, ainsi qu'il est arrivé maintes fois depuis en pareille occurrence, il dut se retirer, et il donna sa démission motivée. On trouva plus commode de l'accepter que de réformer les abus dont il se plaignait. Cependant l'autorité ne le punit point de son zèle: il fut envoyé à l'hôpital de Calais, poste alors très-important, à raison de la guerre que l'Angleterre faisait à ses colonies d'Amérique, et de la part active qu'y prenait le cabinet de Versailles.

Peu de temps après, il fut résolu que la France enver-

fait des secours directs aux Américains, indépendamment des diversions souvent heureuses que faisaient en leur faveur les flottes combinées de France et d'Espagne.

M. Coste fut nommé médecin en chef de l'armée que le roi envoya en Amérique, sous les ordres du comte de Rochambeau : il était dans la force de l'âge : il part, et pendant que l'armée dont la santé lui est confiée prépare ses moyens d'agression, M. Coste s'occupe de ceux de conservation. A peine a-t-il touché le sol de l'Amérique, qu'il publie, à l'usage de l'armée combinée, un formulaire latin, dans lequel, fidèle à ce précepte de médecine militaire, comme de didactique, *Quidquid præcipies, esto brevis*, qu'il prend pour épigraphe, il ne fait entrer que les médicamens simples, mais efficaces; rigoureusement nécessaires, mais suffisans : remarquant avec raison que la véritable richesse en médecine se mesure à la simplicité. Puis il s'écrie, dans son enthousiasme pour l'indépendance américaine, dont l'armée du Roi allait assurer les fondemens, que les moyens simples et héroïques conviennent seuls aux maladies des hommes destinés eux-mêmes à des entreprises héroïques.

Il écrivit ce formulaire en latin non-seulement par nécessité, puisqu'il devait servir aux officiers de santé américains comme aux français; mais encore parce qu'il pensait qu'il convient que ces sortes de codes soient rédigés dans la langue la plus répandue parmi les savans.

Dès que le médecin en chef de l'armée française en Amérique fut connu, on l'accueillit avec empressement, et les sociétés savantes de ce pays se l'aggrégèrent : celle qui porte le nom de *Société humaine de Philadelphie* lui ayant demandé ses idées sur l'asphyxie, il composa à cette occasion un mémoire qui fut traduit en anglais.

M. Coste savait que les fonctions délicates et pénibles d'un officier de santé en chef d'armée ne se bornent pas à ce que lui prescrivent les réglemens : aussi s'appliqua-t-il à étudier le sol, les productions et la constitution atmosphérique des États-Unis, le tempérament dominant, les mœurs, les coutumes et les maladies de ses habitans ; à connaître l'état de la médecine chez eux, à établir des relations avec les médecins nationaux et les savans les plus distingués en tous les genres.

C'est en effet dans cette guerre, soutenue par le concours si rare de la philosophie et des talens militaires, si glorieuse pour les armes françaises, que M. Coste déploya les talens qui l'ont placé au premier rang de la médecine militaire. Il reçut en diverses circonstances les témoignages d'estime les plus flatteurs du général en chef de toute l'armée, ~~ainsi que ceux de~~ Wasinghton et de Franklin.

La chirurgie y parut aussi avec honneur, dirigée par son collègue le chirurgien en chef Robillard, qui était en même temps premier chirurgien de l'hôpital de Metz : il ne se distingua pas moins, dans cette guerre mémorable, par l'ordre qu'il établit dans le service que par quelques cures éclatantes. Il sut ainsi acquérir des droits à la considération générale et aux bienfaits du roi, qui, à son retour, le nomma chirurgien consultant de ses armées, et chevalier de Saint-Michel.

M. Coste portait le plus vif intérêt aux Américains, et n'avait cessé de faire des vœux pour le succès de leur entreprise ; avant de s'éloigner, il voulut leur laisser un gage de ses sentimens. Il ne pouvait mieux les leur exprimer qu'en leur communiquant le résultat de ses recherches et de ses remarques sur tout ce qui était relatif

à la salubrité publique, et sur la nécessité d'apporter une réforme dans l'état de la médecine en Amérique.

Ce fut le sujet d'un discours latin qu'il prononça, le 12 juin 1782, au capitol de Williamsbourg, à une séance solennelle de l'université de Virginie, pour son aggrégation à cette société, et en présence d'un concours nombreux de philosophes, de savans et de guerriers.

Ce discours étant une des productions les plus remarquables de M. Coste, nous essaierons d'en donner une idée.

La médecine philosophique des anciens est celle qui convient au nouveau Monde. Telle est le texte de l'orateur.

« La médecine, dit-il, dans son exorde, doit être libre ; elle n'est plus qu'une esclave dès qu'elle s'asservit à jurer sur l'autorité des maîtres, même les plus célèbres.

» Tout ce qui peut ajouter au bonheur, à la dignité des hommes, dit-il à son auditoire, vous appartient ou doit vous appartenir : vous combattez pour l'indépendance du nouveau Monde, que dis-je ? vous l'avez établie ; que l'indépendance de la médecine y suive de près celle de l'état : une médecine mâle et philosophique convient à des hommes libres, à des hommes sages, vraiment dignes de ces deux titres. »

Cette médecine qu'il désigne est la médecine hippocratique, fondée sur l'expérience ajoutée à la doctrine. La première partie de son discours est consacrée à développer cette proposition concernant l'excellence de la doctrine d'Hippocrate, et la futilité des systèmes imaginés depuis ce grand homme. Dans la deuxième partie, après avoir passé en revue les causes morbifiques inhérentes au cli-

mat des Etats-Unis, examiné la constitution originelle des habitans, leur genre de vie, qui les dispose à la langueur; à la mélancolie, il leur donne contre ces maladies de l'âme les conseils préservatifs les plus doux à suivre, et en même temps les plus rationnels. Il loue particulièrement les habitans de la province de Virginie, qui, plus vigoureux de corps et d'esprit que les autres Américains, dont la douceur et la tranquillité forment le caractère dominant; se sont aussi plus distingués dans la guerre de l'indépendance. L'état déplorable de la médecine dans cette contrée fondant sa liberté et n'ayant eu le temps de s'occuper encore que de ses institutions politiques, attire ensuite l'attention de l'orateur; il fait apprécier les avantages de la médecine expectante, ou simple dans ses moyens, et n'oublie pas de donner des éloges à ses collaborateurs. A côté du mal il montre le remède, et propose un plan d'enseignement méthodique. Il termine par des vœux pour la santé, la liberté et le bonheur des Américains, et par un éloge aussi délicat que bien amené des héros de la guerre de l'indépendance, particulièrement de l'illustre Washington, à qui il dédia ce discours, qu'il fit imprimer l'année suivante.

En 1783, M. Coste repassa en France emportant l'admiration et les regrets de ses bons amis les Américains, et l'estime de toute l'armée. Ces récompenses, bien faites pour flatter son cœur généreux, ne furent pas les seules qu'il obtint: le Roi, pour reconnaître ses services, lui fit une pension de 3,000 fr.

En 1784, il fut nommé médecin consultant des camps et armées, et appelé à Versailles, aux bureaux de la guerre, pour être chargé de la correspondance avec les officiers de santé militaires. Jamais, si l'on en juge par son zèle,

son exactitude et ses talens pour ce genre d'écrire, cette correspondance ne fut plus active, plus profitable au service du Roi, plus instructive pour les officiers de santé.

M. Coste avait consenti à quitter la France et à courir les chances d'une expédition lointaine non-seulement par amour pour son état, mais encore dans l'espoir de procurer un sort plus assuré à sa famille déjà nombreuse; à son retour, elle s'augmenta encore d'une fille, à laquelle pour se créer un souvenir aussi doux qu'aimable de son séjour en Amérique, il donna le nom de Virginie, celui de la province qu'il affectionnait le plus, et où il avait résidé le plus long-temps. Sa reconnaissance pour l'accueil qu'il avait reçu des habitans, s'alliait ainsi dans son cœur aux tendres impressions des sentimens de famille, qui eurent toujours sur lui beaucoup d'empire.

En 1785, M. Coste fut nommé inspecteur des hôpitaux militaires, et, en cette qualité, il s'apprêtait à appliquer son expérience et ses talens à l'amélioration de cette importante partie du service qui avait été long-temps l'objet de ses méditations, quand un nouveau conseil de la guerre, créé en 1787, annonça de vastes projets de réforme; elle devait porter sur toutes les parties de ce département: organisation de l'armée, code militaire, habillement, équipement, manœuvres, vivres, hôpitaux, administration en général, tout devait être simplifié, amélioré.

Dès l'année suivante, on avait formé sur plusieurs points de ces rassemblemens de troupes assez improprement nommés camps de plaisance. M. Coste fut désigné pour être médecin en chef de celui de Saint-Omer, que commandait le prince de Condé. On y fit quelques essais assez malheureux, dit-on, de ce grand plan d'économie

et d'amélioration. Enfin cette même année, M. Coste fut nommé membre du conseil de santé des armées que créa le ministre, comte de Brienne.

On croira difficilement que dans les réformes projetées par le nouveau conseil de la guerre, entraient celle des hôpitaux militaires ; de ces monumens de la munificence et de la justice de nos derniers rois, élevés à grands frais pendant les trois plus longs règnes de la monarchie ; et par suite, la réforme des officiers de santé qui y étaient attachés.

Le service de santé se composant de trois branches, cette proscription pesait particulièrement sur deux d'entre elles : les chirurgiens conservaient la ressource des emplois de chirurgiens-majors des corps.

M. Coste eut, à ce sujet, une lutte longue et opiniâtre à soutenir avec les réformateurs ; il exposa dans un mémoire, qu'il a reproduit depuis sous diverses formes, et auquel il a attaché toute sa pensée, que les hôpitaux régimentaires qu'on voulait substituer aux hôpitaux permanens ne pouvaient offrir les mêmes avantages, et entraînaient de plus grandes dépenses.

La destruction de ces derniers n'en fut pas moins prononcée, et M. Coste eut la douleur de voir tomber ces établissemens, objets de sa sollicitude, et presque tous les officiers de santé qui y étaient attachés, la plupart ses collaborateurs ou ses amis, condamnés à une retraite forcée. Toutefois les grands hôpitaux, tels que celui-ci, furent conservés sous le titre d'hôpitaux auxiliaires, et comme pépinières d'élèves.

Le nouvel ordre de choses était aussi honorable qu'avantageux aux chirurgiens-majors des régimens ; il était une preuve de la confiance que le gouvernement avait en

leurs lumières ; il les mettait à même de déployer le zèle et les talens dont plusieurs d'entre eux avaient déjà donné des marques éclatantes , et d'acquérir de nouveaux droits à sa bienveillance et aux récompenses : mais aussi, en leur donnant des attributions et une importance qu'ils n'avaient pas eues jusqu'alors , il les mettait en butte à ces petites passions intéressées dont les hommes du plus beau caractère ne peuvent toujours se défendre, et qui, malgré eux , à leur insçu, s'insinuent dans leur cœur , et les empêchent quelquefois d'être justes.

Peu d'années auparavant, Brambilla, premier chirurgien de Joseph II et de ses armées, chargé d'y organiser le service de santé militaire sur un plan vaste, mais cependant économique, en avait exclu les médecins proprement dits, et avait confié les deux attributions à des chirurgiens.

M. Coste avoue lui-même qu'il vit dans les projets de réforme du nouveau conseil de la guerre un acheminement à l'ordre de choses qui venait de s'établir en Allemagne : il craignit pour l'anéantissement de la médecine militaire et la suppression absolue des médecins. Étrange et malheureux effet de la préoccupation de l'esprit ! l'homme du monde qui devait avoir, et qui avait en effet la plus haute idée de l'importance de la médecine militaire, de la nécessité des médecins à la suite des armées, des nombreux et importans services qu'ils y avaient rendus, et qu'ils sont appelés à y rendre en tant de circonstances ; cet homme, qui était lui-même un des chefs les plus dignes et les plus illustres de la médecine militaire, put croire non pas un instant, mais pendant de longues années, à l'existence d'une sorte de conspiration contre elle. Cette idée l'occupa long-temps, et plus tard

eut le déplorable effet de jeter dans son esprit des germes de préventions contre un collègue qui, plus jeune, faisait profession et donnait l'exemple de la plus grande vénération pour lui, et qui n'eut jamais d'autres vues que de faire servir les talens éminens et les qualités brillantes dont il est doué au bien du service et à l'illustration de la chirurgie militaire.

Depuis son entrée au conseil de santé, M. Coste a constamment fait partie de toutes les réunions d'officiers de santé supérieurs, établies près du ministère de la guerre sous les différentes dénominations de conseil, d'inspection de santé (1).

En 1790, M. Coste, que ses vertus publiques non moins que ses talens avaient rendu cher à ses concitoyens, fut élu par eux maire de Versailles. Les fonctions de cette charge honorable étaient étrangères à ses goûts et à ses occupations habituelles; il semblait prévoir combien elles pouvaient devenir pénibles et délicates: aussi n'accepta-t-il que par respect pour le désir que manifesta Louis XVI de voir les intérêts de sa bonne ville confiés à des mains aussi pures.

Ce bon et trop malheureux prince venait de donner à ses sujets les gages les plus signalés de son amour et de son désir ardent pour leur bonheur. A sa voix, les hommes les plus sages et les plus éclairés de la nation s'étaient empressés d'apporter au pied du trône le tribut de leurs lumières. Ses vœux se confondaient dans les leurs, et tout semblait promettre à la France rassurée les destinées les

(1) Il fut, en 1793, exclus de la Commission de santé; mais bientôt elle fut organisée sous un autre titre, et M. Coste fut rappelé à ses fonctions.

plus heureuses; mais l'orage révolutionnaire grondait dans le lointain : bientôt il approche, il éclate, et vient jeter l'alarme et l'effroi dans toutes les âmes honnêtes et paisibles.

M. Coste luttâ deux ans contre la tempête. Pendant ce temps, il eut mille difficultés à vaincre, mille dangers à courir; enfin il dut quitter un poste où il ne pouvait plus ni faire le bien ni empêcher le mal.

Le comité de salubrité de l'assemblée constituante l'ayant appelé à ses séances pour l'éclairer sur tout ce qui était relatif à ses attributions, il reprit ses travaux habituels. La guerre qui s'alluma bientôt vint leur donner encore plus d'activité.

Ici, Messieurs, les événemens, se succédant avec une rapidité prodigieuse, me pressent et me forcent de passer moi-même rapidement sur les nombreux et importants services que M. Coste fut appelé à rendre, les détails en seraient trop longs. Qu'il me suffise de dire qu'il n'y eut pas dans sa vie administrative et médicale un jour de perdu.

Père infortuné! il avait eu à pleurer sur la mort d'un fils de la plus belle espérance, moissonné à l'entrée de sa carrière.

Sa douleur n'a pas été sans consolation, il a eu celle de voir ce fils revivre dans la personne d'un petit-fils, qui promet de conserver à la médecine militaire un nom qui lui est cher.

Les places ont leurs destinées comme les hommes, comme les livres; celles de médecin et de chirurgien en chef de l'Hôtel des invalides furent pendant long-temps les premières, les plus honorables, mais aussi les plus dignement occupées de la médecine ainsi que de la chi-

urgie militaires. M. Coste, pourvu de celle de médecin, y devint le collègue de Sabatier, qui occupait celle de chirurgien.

Les devoirs de ce nouvel emploi ne l'empêchèrent point de remplir ceux que lui imposait sa place d'inspecteur, ou de membre du conseil de santé : il trouvait du temps pour tout. Personne ne sut l'employer mieux et d'une manière plus utile. Il ne se passait pas un jour qu'il ne travaillât pendant plusieurs heures dans son cabinet.

Pendant sa longue gestion, il a composé, par ordre du ministère de la guerre, un grand nombre de mémoires et d'instructions sur divers sujets relatifs au service de santé militaire. Il a coopéré à la rédaction du Formulaire des hôpitaux. Le Dictionnaire des sciences médicales, ce monument que l'on élevait à l'art de guérir, lui doit un article important, celui qui traite des hôpitaux.

M. Coste, comme tous les hommes sensés, avait applaudi aux idées généreuses qui signalèrent l'aurore de la liberté en France ; mais quand cette liberté, dégénérant en la plus affreuse licence, vint bouleverser toutes nos institutions politiques, son âme fut profondément attristée.

Son cœur se brisa quand il vit la chute du trône et l'horrible catastrophe qui en fut la suite. Une vie très-occupée, la certitude d'être utile encore à la patrie en deuil, purent seules lui faire supporter un ordre de choses si contraire à ses principes. Il eut en horreur les fureurs révolutionnaires, et se préserva du délire politique qui leur a succédé.

Avec quelle joie, après tant de vicissitudes et de fortunes diverses, ni vit-il point reparaître en France la famille de nos princes ! On se rappelle de quelles acclamations il en salua le chef auguste, quand, à son aspect, inspiré du

même esprit que le saint vieillard Siméon à la vue du Messie, il s'écria dans l'effusion de sa joie: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, etc.*

Quel relief recevraient des opinions si saines, des sentimens si purs, si louables, si religieux, s'ils étaient toujours accompagnés de tolérance et de charité, vertus sublimes et difficiles apparemment, puisque dans ces temps de troubles et de dissensions, qui ne sont pas encore loin de nous, des hommes justement réputés sages n'ont pas toujours su les pratiquer à l'égard de ceux que des nuances d'opinions politiques séparaient d'eux !

M. Coste reçut des marques de bonté du Roi en 1814; il fut fait commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Michel.

En 1815, une ordonnance royale le nomma membre de cette commission qui fut chargée de rendre compte au Roi de l'état de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, et qui se sépara sans prononcer, n'ayant pas tardé à reconnaître que, sous le prétexte de réformes, nécessaires peut-être, quelques prétentions privées voulaient faire d'elle un instrument d'injustice.

M. Coste avait reçu de la nature l'inappréciable don d'une âme forte dans un corps robuste et sain. La tempérance et la modération en toute chose le lui ont conservé jusqu'à ses derniers jours.

Si quelque excès eût pu troubler chez lui cet heureux accord du physique et du moral, c'eût été celui de l'étude et du travail; mais l'art si utile de varier ses occupations lui était connu, et il en usait pour prévenir la lassitude.

Nous avons déjà vu quelles ressources il avait dans l'esprit, quelle variété de connaissances il possédait. Les livres sacrés, Plutarque, Montaigne, Cicéron, Horace, qu'un

écrivain ingénieux a si justement nommé l'ami, le compagnon des honnêtes gens, étaient ses lectures favorites : il y puisa ce goût, ce tact si fin pour les bienséances, pour le *decorum* des Latins, dont personne ne fut plus rigoureux observateur que lui.

Son port et sa démarche étaient nobles, ses manières pleines de dignité, sa physionomie grave, son regard scrutateur, sa voix forte et sonore, son langage d'une élégance soutenue, son ton solennel : toute sa personne enfin imprimait le respect.

Ce sentiment augmentait encore lorsqu'on pensait que de quinze lustres accumulés sur cette tête vénérable, dix avaient été consacrés au service de la patrie et au soulagement de l'humanité.

A cet extérieur imposant il joignait des mœurs sévères, une âme élevée, un caractère réservé.

Son style était animé, clair et facile : celui de ses premières productions ne manque pas de nerf ; celui de ses derniers ouvrages, quoique empreint du même caractère, se ressent un peu de l'abondance de ses idées ou de ses souvenirs.

Fort difficile en amitié, et ayant des droits et des motifs pour l'être, il n'en prodigua point les témoignages ; cependant il eut des amis de choix, et parmi eux il compta des personnages puissans et d'un rang élevé.

Il vivait en patriarche, exempt des infirmités attachées à un grand âge, et jouissant de ses facultés intellectuelles, quand il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba au bout de six jours.

C'était une affection de poitrine d'un caractère insidieux, telle que sont ordinairement ces maladies chez les personnes âgées.

Il vit arriver sa fin avec le courage de la philosophie et la résignation de la piété : l'une et l'autre l'ont aidé à mourir comme elles l'avaient soutenu pendant la vie.

Il la quitta sans regrets, comme sans remords, le 8 novembre 1819, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge.

Ce n'est point par de stériles regrets qu'on se montre sensible à la perte de tels hommes, Messieurs; c'est en rappelant le souvenir de leurs belles qualités, de leurs vertus; c'est en les prenant et en les offrant pour modèles. Telle a été, sans doute, l'intention de MM. les membres du Conseil de santé à l'égard du collègue qu'ils regrettent : puisse-je l'avoir remplie !

Les éloges prononcés à Strasbourg, Paris et Lille, sur le même sujet, par MM. Brassier, Broussais et Vaidy, sont dignes de la réputation de leurs auteurs; mais un seul devant trouver place dans ce recueil, la préférence a été donnée à celui de M. Willaume, parce qu'il a paru plus complet.

F. P.
